

« Le D^r Robinson arriva à un résultat important en déterminant les limites naturelles qui séparent les plaines ouvertes du désert de Tih des collines et des vallées de la région cultivée de la Terre Promise. Un point très important de la route suivie par les Israélites paraît s'y rattacher. Les Israélites ayant traversé le désert et quitté Haséroth, arrivèrent au pied de la contrée montagneuse et y campèrent. Ils envoyèrent de là des hommes choisis pour explorer le pays et leur faire un rapport. Le camp était à Cadès; il était près de la frontière d'Édom¹, et dans le désert de Pharan², au pied des montagnes, un rocher proéminent était devant les yeux du peuple³, c'est-à-dire qu'on était près de l'Arabah ou du désert de Sin, qui confine à l'Idumée⁴, sur le plateau d'et-Tih.

» Ces détails semblent indiquer le pied du Djébel Moukrah, où une route ancienne descend de la région montagneuse. Cependant le professeur Palmer, suivant un autre savant éminent de Cambridge, s'est arrêté à un site découvert accidentellement par M. Rowlands, à quelque distance au nord-ouest, quoiqu'il ne soit ni dans le désert d'et-Tih, ni près de l'Arabah, ni à l'extrémité de la contrée montagneuse cultivée⁵. »

Le site de Cadès n'est donc pas encore sûrement déterminé, et la route que suivirent les Hébreux, si elle est suffisamment fixée par les travaux de l'exploration scientifique du Sinaï jusqu'au Djébel Mouça inclusivement, ne l'est plus de même à partir de la montagne de la Loi. Il reste encore quelque chose à faire aux explorateurs futurs.

¹ Num., xx, 16.

² Num., xiii, 27.

³ Num., xx, 8.

⁴ Num., xx, 1.

⁵ Ch. Muller et W. Smith, *An Atlas of ancient Geography, biblical, and classical*, in-f°, 1875, Map 39, p. 25.

CHAPITRE XI.

LES MŒURS ACTUELLES DU SINAI COMPARÉES AVEC CELLES DU TEMPS DE L'EXODE.

L'expédition anglaise n'a pas seulement étudié la topographie, mais aussi les habitants de la péninsule, et parmi les traits de mœurs qu'elle a observés, nous en relèverons quelques-uns qui sont comme un commentaire encore vivant de l'Exode.

Un célèbre voyageur et écrivain anglais, Arthur Stanley, doyen de Westminster (1815-1881), avait déjà comparé les coutumes du Sinaï actuel avec celles du pays de l'exode, dans un tableau rapide :

« Le nom général de Midbar, par lequel les Hébreux désignaient un désert, et spécialement celui du Sinaï, dit-il, signifie *pâturage*. Quelque nue que soit la surface du désert, le maigre vêtement de végétation qui le couvre lui fait néanmoins rarement tout à fait défaut; les arbustes aromatiques qui poussent sur les versants des hautes collines fournissent en particulier une nourriture suffisante aux troupeaux des six mille Bédouins¹ qui forment la population actuelle de la péninsule.

Sur les vertes pentes des montagnes,
Les brebis dispersées broutent çà et là, à leur gré,
Les herbages parfumés du désert².

» C'est ainsi qu'on les voyait autrefois, sous la conduite des filles ou des esclaves de Jéthro. C'est ainsi qu'on peut

¹ La population n'est aujourd'hui que de quatre mille hommes environ. Voir plus haut, p. 449.

² *Christian Year*, 7^e dimanche de Carême.

les voir encore, gravissant les rochers ou assemblées autour des mares et des sources des vallées, sous la conduite des Bédouines, voilées de noir, d'aujourd'hui. Et dans les tribus des Tiyâha, des Towara ou des Alouin, avec leurs chefs et leurs suivants, dans leurs costumes, leurs mœurs, leurs habitations, nous voyons probablement l'image des Madiannites, des Amalécites et des Israélites eux-mêmes dans la première période de leur existence.

» Ces longues lignes droites de tentes noires qui se groupent autour des sources du désert nous représentent, sur une petite échelle, le tableau du vaste campement formé autour du Tabernacle sacré, qui, couvert de peaux teintes, s'élevait au milieu avec majesté, et, longtemps après, rappelait encore aux Hébreux, établis dans la Palestine, la période de leur vie nomade¹. Les villages abandonnés, marqués encore par de grossières enceintes de pierres, sont indubitablement les mêmes que ceux à qui les Israélites errants donnèrent le nom d'Haséroth, que ceux qui leur fournirent plus tard le type du sanctuaire primitif à Silo.

» Les cimetières grossiers, avec leurs nombreuses pierres funéraires sans nom, situés loin de toute habitation humaine, ressemblent à ceux que l'armée d'Israël dut laisser derrière elle, aux différentes étapes de sa marche, à Massa, au Sinaï, à Qibroth-Hattaavah, « les Tombeaux de Concupiscence. » Les salutations des chefs, dans leurs éclatants vêtements écarlates, allant l'un au-devant de l'autre, l'inclination, le baiser de chaque côté de la tête, l'entrée silencieuse dans la tente pour délibérer, tout cela est pittoresquement décrit dans l'entrevue entre Moïse et Jéthro². La constitution des tribus, avec les degrés subordonnés des scheiks, telle qu'elle fut recommandée à Moïse par Jéthro, subsiste encore, tout

¹ I Par., xxi, 29; II Par., i, 3.

² Exod., xviii, 7.

à fait semblable¹, parmi ceux qui sont peut-être ses descendants directs, la noble race des Towara². »

M. E. H. Palmer a décrit une de ces scènes de salutations dont vient de nous parler M. A. Stanley :

« Notre entrée dans le désert du Sinaï, dit-il³, fut marquée par un incident très caractéristique : nous vîmes revivre sous nos yeux une scène de la vie de chaque jour, telle qu'elle se produisait au temps des patriarches. Nous étions arrivés dans le voisinage du campement de notre scheik Eid, et sa femme et deux enfants, accompagnés par un vieux parent, vinrent à sa rencontre. Eid salua le vieillard, l'embrassa, le baisa sur les deux joues, et puis tous les deux, en se serrant la main droite, se répétèrent à plusieurs reprises le mot *Taiyibin?* « Vous portez-vous bien? » en répondant : *Al hamdu billah taiyibin!* « Dieu en soit béni, bien! » Pendant que je contemplais cette scène, je ne pus m'empêcher de me rappeler les paroles de l'Exode : « Jéthro, beau-père de Moïse, vint à sa rencontre dans le désert, avec sa femme et ses enfants... Et il envoya à Moïse, lui disant : Moi, Jéthro, ton beau-père, je viens te voir, avec ta femme et tes deux enfants. Et Moïse alla au-devant de son beau-père, et il s'inclina et l'embrassa, et ils se demandèrent mutuellement : Es-tu bien⁴? »

Moïse avait rencontré, à son arrivée dans la péninsule du Sinaï, lorsqu'il fuyait l'Égypte, les filles de Jéthro gardant les troupeaux. Le même usage subsiste encore dans ce pays. « Les jeunes filles non mariées soignent les troupeaux et les conduisent dans les pâturages, dit M. E. H. Palmer, parce que cette occupation est considérée comme au-dessous de la dignité des hommes⁵. »

¹ Ritter, *Sinai*, p. 936-937.

² A. Stanley, *Sinai and Palestine*, 2^e édit., p. 22-23.

³ E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. 1, p. 52.

⁴ Exod., xviii, 5-7.

⁵ E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. 1, p. 81-82.

Les femmes et les enfants ne sont pas comptés non plus aujourd'hui dans le nombre des habitants de la péninsule, qui s'élève à environ quatre mille hommes¹. Moïse, dans le dénombrement qu'il fit du peuple, procéda comme les Bédouins actuels : il ne fit faire le recensement que des hommes âgés de plus de vingt ans².

La rencontre de Moïse avec Séphora et les autres filles de Jéthro est décrite par l'Exode dans les termes suivants : « Moïse demeura en Madian et il s'assit auprès d'un puits. Or, le prêtre de Madian avait sept filles qui vinrent puiser de l'eau et elles remplirent les auges pour abreuver le troupeau de leur père. Mais des bergers survinrent et les chassèrent. Alors Moïse se leva et les défendit, et fit boire leur troupeau³. »

La description des puits de la péninsule fait très bien comprendre cette scène : « Une vallée du Sinaï, dit M. E. H. Palmer⁴, est appelée el-Biyar, *les puits*, à cause de trois ou quatre puits profonds, mais vaseux, qui existent en ce lieu. C'étaient les premiers que nous rencontrâmes d'une forme semblable à celle qui est si commune en Palestine. Un certain nombre de grandes auges de pierre les entourent ; elles sont destinées à abreuver les troupeaux. L'orifice des puits est fermé par une grande pierre qu'on roule, quand on en a besoin, exactement de la façon décrite dans la Genèse⁵. »

Et plus loin⁶, le même auteur dit encore : « Vis-à-vis du douar (de l'ouadi Beiran) sont deux puits profonds, solidement bâtis en maçonnerie, et entourés d'auges pour abreu-

¹ Voir plus haut, p. 449.

² E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. I, p. 81-82, 86 ; H. S. Palmer, *Sinaï*, p. 58.

³ Exod., II, 15-17.

⁴ E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. II, p. 319-320.

⁵ Gen., XXIX, 10.

⁶ E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. II, p. 362.

ver les troupeaux ; l'un d'eux est à sec, l'autre contient encore une eau excellente ; il a environ sept mètres cinquante de profondeur. Outre ces auges, il y a des canaux circulaires, garantis tout autour par des pierres et destinés à servir d'abreuvoirs au bétail. On voyait toujours là un homme qui, dans le costume de nos premiers parents, était occupé à tirer de l'eau pour les chameaux venant boire par centaines ; quand les chameaux avaient fini, les troupeaux arrivaient ; c'était un spectacle curieux de voir les brebis et les boucs s'avancant chacun à leur tour ; un certain nombre de chèvres venaient d'abord, puis cédaient la place à un certain nombre de brebis, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le troupeau eût fini¹. »

Lorsqu'on érigea le tabernacle dans le désert, « toutes les femmes habiles, nous dit l'Exode², filèrent de leurs mains et apportèrent ce qu'elles avaient filé, étoffes de couleur hyacinthe, écarlate, pourpre et de fin lin. Toutes les femmes qui en eurent le goût tissèrent aussi le poil de chèvre. »

« Dans le voisinage du Djébel Mouça, raconte M. E. H. Palmer³, il y avait plusieurs campements de Bédouins, et j'allais fréquemment visiter leurs tentes... Une fois, je remarquai une vieille femme qui tissait à la porte de sa tente. Son métier à tisser était d'une simplicité primitive : il consistait en quelques bâtons dressés, sur lesquels les fils étaient étendus ; les fils transversaux étaient laborieusement intercalés avec la main, sans l'aide d'une navette, et la trame de l'étoffe ainsi fabriquée était serrée avec un morceau de

¹ On trouve encore dans M. E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, une description intéressante du puits de Bersabee, avec une gravure qui le représente, t. II, p. 389. Elle est reproduite dans Bartlett, *From Egypt to Palestine*, p. 380. Voir aussi notre *Dictionnaire de la Bible*, t. I, 1895, col. 1631.

² Exod., XXXV, 25-26.

³ E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. I, p. 125-126.

bois. A côté d'elle, une jeune femme filait du poil de chèvre, pour fournir à la vieille tisseuse la matière dont elle avait besoin. » Multipliez ce groupe, et vous aurez sous les yeux le spectacle qu'offrait le camp israélite, il y a plus de trois mille ans, dans les environs de la même montagne de Djébel Mouça, quand s'accomplissait la scène rapportée par l'Exode.

Un tombeau de Beni-Hassan nous représente dans tous ses détails la fabrication du fil et le tissage tels que les femmes israélites avaient dû l'apprendre sur les bords du Nil. « Les Égyptiens ou bien ne connaissaient pas la quenouille ou bien ne l'employaient que rarement. Ils se servaient presque exclusivement de fuseaux en bois¹, courts et surmontés d'une tête lenticulaire en plâtre : une ouvrière habile maniait deux fuseaux à la fois. Le fil allait d'ordinaire retomber directement dans un petit vase destiné à le recevoir. Souvent il passait d'abord par-dessus l'épaule de la fileuse, ou par la fourche d'un pieu fixé en terre, et qui tenait tant bien que mal la place de la quenouille². Pour les fils forts, on se contentait d'une torsion soigneusement faite : cette première opération portait deux noms, « tirer » ou « tor dre. » Quand on voulait obtenir des qualités plus fines, on soumettait ce fil à une seconde opération qu'on appelait le « roulage. » Des mains de la fileuse de fin, le fil passait entre celles de plusieurs femmes accroupies, qui l'ar rondissaient et le lissaient, en le frottant sur une large pierre avec un morceau d'une substance dure dont je ne puis déterminer la nature. C'était le « lissage³. » Une

¹ « En voir la figure dans Wilkinson, *Manners and Customs*, 2^e édit., t. II, p. 172, n^o 388. » Cf. t. III, l. II, ch. IX. *Samson*, et *Manuel biblique*, 9^e édit., t. II, n^o 834, p. 495.

² « Rosellini, pl. XLI, 4; Champollion, t. II, p. 34; Wilkinson, *Manners and Customs*, 2^e édit., t. I, p. 317, n^o 110, et t. II, p. 176, n^o 386, partie I. » Voir au t. III, partie II, l. II, ch. IX.

³ « Champollion, t. II, p. 342, n^o 36; Rosellini, *Monumenti civili*, pl. XLI, 2 et 3, etc. »

dernière ouvrière mettait le fil en pelotons ou en écheveaux, et c'était « l'enroulage. » Le tissage se faisait sur un métier des plus simples, quelquefois vertical, comme ceux dont on se sert encore aux Gobelins¹, le plus souvent horizontal². Le nombre des ouvriers travaillant à la même pièce varie d'un à quatre³. Hérodote avait observé qu'au lieu de pousser la trame en haut, comme les autres peuples, ils la poussaient en bas⁴ : c'était le procédé habituel, mais il souffrait quelques exceptions⁵. Les pièces étaient tantôt unies et d'une seule couleur, tantôt garnies de franges à l'extrémité, tantôt formées de bandes de couleurs alternées⁶. » Les femmes israélites qui filèrent et tissèrent au Sinaï les étoffes pour le tabernacle en avaient appris l'art en Égypte et devaient procéder comme les Égyptiennes.

On retrouve encore aujourd'hui en vigueur, dans la péninsule sinaïtique, quelques-unes des prescriptions ou des coutumes de la loi mosaïque, en particulier celles qui concernent le meurtre et le vol. Comme parmi les tribus du désert, il n'y a pas d'organisation politique, point de pouvoir central, il est impossible de punir, par des moyens semblables à ceux qu'on emploie dans nos sociétés, les crimes

¹ « Ainsi à Beni-Hassan, (Lepsius, *Denk.*, II, 126; Rosellini, *Mon. civ.*, pl. XLII) et à Thèbes (Wilkinson, *Manners and Customs*, 2^e édit., t. II, p. 171, n^o 387, fig. 2). »

² « Rosellini, *Mon. civ.*, pl. XLII-XLIII; Wilkinson, *Manners and Customs*, 2^e édit., t. II, p. 170, n^o 386, part. II. »

³ « Il est d'un dans Wilkinson, *Manners and Customs*, 2^e édit., t. II, p. 170, n^o 386, part. II; Rosellini, *Mon. civ.*, pl. XLI, 5. Il est de deux dans Rosellini, *Mon. civ.*, pl. XLI, 2, 9; Lepsius, *Denkm.*, II, 126. Il est de quatre dans Champollion, t. II, p. 363; Rosellini, *Mon. civ.*, pl. XLII, 3-4. » Voir au t. III, part. II, l. II, ch. IX.

⁴ « Hérodote, II, 35. »

⁵ « Dans Wilkinson, *Manners and Customs*, 2^e édit., t. II, p. 171, n^o 387, fig. 2. »

⁶ G. Maspero, *Étude sur quelques peintures funéraires*, dans le *Journal asiatique*, février 1880, p. 118-122.

commis de tribu à tribu. Les tribus d'Israël, jusqu'à l'établissement de la monarchie, n'ayant guère plus de centralisation et de dépendance réciproque que les tribus bédouines, devaient naturellement se servir de procédés analogues pour la répression des attentats contre la vie ou la propriété.

Le meurtre, dans la loi mosaïque, est puni par la mort du coupable, mais ce qui la caractérise, c'est que le meurtrier doit être tué par la main du plus proche parent de la victime, par le *goël* ou le vengeur du sang. C'est ce qui se pratique encore aujourd'hui au Sinaï : « Les crimes sont très rares dans la péninsule, dit M. H. S. Palmer¹, et les Bédouins n'ont pas de code criminel proprement dit. En cas de meurtre ou d'homicide, la vengeance ou querelle du sang est obligatoire. Le plus proche parent du mort est tenu de saisir la première occasion de tuer l'assassin. Parmi les enfants d'Ismaël, la terrible prescription de l'ancienne loi est toujours strictement observée : « Quiconque versera le » sang de l'homme, son sang sera versé². » Mais par suite même de la rigueur de la vengeance, l'homicide est beaucoup plus rare dans le désert que dans les pays civilisés. »

Cette dernière remarque est digne d'attention. On a plus d'une fois prétendu que la loi de Moïse était d'une sévérité excessive, et l'on a, en particulier, trouvé trop rigoureuse la loi du talion³; mais on doit juger de la bonté des lois par les effets qu'elles produisent. Si des prescriptions comme celles de l'Exode ont pour résultat de diminuer le nombre des crimes et de contenir des natures farouches comme celles des enfants du désert, au point que l'on y vit plus en sécurité qu'au milieu de l'Europe, qui donc osera reprocher au législateur hébreu de s'être montré impitoyable envers un

¹ H. S. Palmer, *Sinaï*, p. 60.

² Gen., ix, 6.

³ Exod., xxi, 24-25; Lev., xxiv, 19-20; Deut., xix, 21; Matth., v, 38.

petit nombre de coupables, pour diminuer le nombre des criminels, dompter des hommes ardents, aux passions violentes, et mettre en sûreté la vie des innocents?

Dans quelques tribus du Sinaï, le mari est obligé de poursuivre jusqu'à la mort le séducteur, en cas d'adultère. Quand un vol est commis, la restitution est obligatoire. La croyance populaire que tous les Arabes sont des brigands et des assassins est tout à fait fautive en ce qui concerne les Bédouins du Sinaï. Sans doute, quand on traite une affaire, ils ne se font pas scrupule de mentir et d'employer tous les moyens possibles pour tromper; mais quand on a conclu, la parole donnée est sacrée. De même, quand on leur confie des personnes ou des choses, leur fidélité et leur bonne foi sont irréprochables. Si on laisse au milieu du désert, sans aucune garde, des provisions de vivres, des vêtements ou autres objets précieux, on est à peu près sûr qu'ils seront aussi respectés par les passants que si on les avait avec soi.

Aux femmes sont confiés tous les soins domestiques : elles préparent les repas, tissent les vêtements pour toute la famille et sont chargées de moudre le grain. Les meules de pierre primitives dont elles se servent pour moudre leur grain sont indubitablement semblables à celles qu'employaient les enfants d'Israël pour moudre la manne. Dans la matière des sandales que portent les hommes, on doit probablement reconnaître les peaux de mouton dont on confectionna le Tabernacle¹. Les rites du sacrifice des béliers et des boucs, l'aspersion du sang, la circoncision, la réclusion des femmes pendant quarante jours après leurs couches, la prohibition de la chair de certains animaux comme nourriture, les cérémonies du mariage, etc., sont encore aujourd'hui à peu près les mêmes chez les Bédouins du Sinaï que

¹ Exod., xxv, 5.

chez les Hébreux. La constitution actuelle des tribus et des scheiks ressemble tout à fait à celle que Jéthro conseilla à Moïse d'introduire parmi son peuple¹.

Nous pouvons signaler enfin une dernière coutume, qui rappelle la fille de Jephté se retirant sur les montagnes pour pleurer sa virginité. Dans quelques tribus, les jeunes filles, au moment de leur mariage, s'enfuient dans les montagnes, où elles passent deux ou trois jours.

Terminons cette comparaison des mœurs actuelles du Sinaï avec celles du temps de l'exode par une considération plus générale : c'est que le genre de vie lui-même des tribus qui habitent maintenant le désert où erra pendant quarante ans la race de Jacob explique, éclaire et justifie le récit de Moïse.

« Quand ils se sont occupés du récit de la vie nomade des enfants d'Israël, les commentateurs rationalistes ont été trompés par leurs préjugés populaires et par l'application des règles du *criticisme* européen à des documents orientaux : ils en sont venus à déclarer que toute cette histoire manquait de vraisemblance et n'était pas digne de foi. La critique de l'école ultra-rationaliste prend pour point de départ une idée fautive : d'après sa manière de voir, la narration biblique nous ferait croire que les enfants d'Israël marchaient en ordre militaire, levant le camp le matin et dressant de nouveau leurs tentes le soir, tous les jours, pendant quarante ans, et cela dans l'espace très circonscrit d'environ 160 kilomètres carrés. Elle conclut naturellement que c'est improbable au plus haut degré : après s'être ainsi créé un fantôme imaginaire, elle l'attaque avec ardeur, et elle revient du combat, croyant avoir démontré l'inexactitude et l'incroyabilité de l'Écriture. Pourtant la Bible, si on sait la lire, apparaîtra inébranlable dans ses détails historiques et topo-

¹ Exod., xviii. Voir plus haut, p. 568.

graphiques. Il n'y a rien d'étrange ni d'absurde dans ce fait que les Israélites se font si aisément à la vie nomade. Ce n'était, après tout, qu'un retour aux habitudes patriarcales, c'est-à-dire nomades, de leur race : ils marchaient sur les pas de leur père Abraham, le scheik des scheiks¹. »

L'un des membres de la commission scientifique anglaise, M. Holland, conclut son récit de l'exploration du Sinaï, par les paroles suivantes, qui méritent d'être traduites, et qui serviront de conclusion.

« La route des Israélites n'a pas été fixée, à la vérité, avec une certitude absolue ; mais une vive lumière a été jetée sur cette question par les recherches qui ont été faites, et je puis ajouter qu'aucun des membres de l'expédition n'est retourné en Angleterre sans se sentir plus fermement convaincu que jamais de la vérité de l'histoire sacrée, qu'il a vu illustrée et confirmée par le désert lui-même. Les montagnes et les vallées, les rochers mêmes, nus et brûlés du soleil comme ils sont, semblent fournir la preuve que nul de ceux qui l'ont vu ne contredira, que c'est bien là *le grand et terrible désert* à travers lequel Moïse sous la direction de Dieu, conduisit son peuple². »

¹ E. H. Palmer, *The desert of the Exodus*, t. II, p. 518-519.

² Holland, *On mount Sinai*, dans *Recovery of Jerusalem*, 1870, p. 546-547. M. Holland a publié, de plus, *Notes on the Map of the Peninsula of Sinai*, dans le *Journal of the R. geographical Society*, 1869, t. xxxix, p. 342-346; *On the Peninsula of Sinai*, *ibid.*, t. xviii, p. 235-257; *Proceedings of the Society*, t. xiii, n° 3, p. 204-219.